Julien Creuzet à Grenoble, le 16 novembre.

CULTURE/

Julien Creuzet tient le Magasin

Avant de représenter la France à la Biennale de Venise, l'artiste de 37 ans, dont le travail explore poétiquement sa relation à la Martinique, expose sculptures et vidéos à Grenoble.

Lors d'une séance de lecture collective avec ses étudiants des beaux-arts de Paris, Julien Creuzet est resté sans voix. Un nuage s'est formé au-dessus de sa tête : l'un de ses étudiants ayant préféré remplacer le terme de négritude cher à Aimé Césaire par trois points de suspension «hum, hum, hum». Un blanc, en somme. Cette démonstration par le vide, laissant penser que certains mots sont devenus imprononçables, l'interroge encore, des semaines plus tard, alors qu'il inaugure son exposition au Magasin de Grenoble. Lui, trouve problématique de ne plus pouvoir mettre des mots sur les choses. D'autant que les siens, nombreux, imagés, sont choisis avec précaution, pesés un à un, distillés par petites grappes dans les titres à rallonge de ses œuvres, dans ses vidéos et ses chansons qu'il interprète merveilleusement d'une voix traînante ou éraillée pour dire l'histoire enchevêtrée, les blessures, le deux poids deux mesures entre la France métropolitaine et la Caraïbe où il a passé son enfance.

Totems. D'ailleurs, même lorsqu'il s'adonne à l'exercice périlleux et toujours un peu ingrat du questions–réponses avec les journalistes venus en nombre visiter sa quasi-rétrospective grenobloise, il parvient à imposer un rythme ralenti, tournant 7 fois sa langue dans sa bouche avant de déployer parcimonieusement son interprétation de telle ou telle œuvre, et sa réflexion nettement plus assurée sur le délitement et le délaissement de la Martinique, dotée par exemple d'un Frac, un fonds régional d'art contemporain, mais qui n'est qu'une simple coquille vide. Oui, il aimerait un jour y exposer, mais pas dans le contexte actuel de corruption. L'un de ses films présentés dans l'expo, *Mon corps carcasse,* revient sur le scandale du chlordécone, pesticide qui a continué de polluer les sols, et donc les corps, en Martinique bien après son interdiction dans la France métropolitaine.

Si la presse est venue en force visiter le centre d'art le Magasin qui renaît paisiblement de ses cendres après des années de vache maigre, c'est que Julien Creuzet, 37 ans, a été choisi pour représenter la France à la prochaine Biennale d'art contemporain de Venise. Et cette grande exposition grenobloise est un peu son galop d'essai, l'occasion de mettre ensemble vidéos et sculptures et de voir l'épaisseur du travail accompli. Mais de son projet pour le pavillon français, il ne dira rien. Les représentants de l'institut français venus soutenir leur poulain veillent au grain. Il faut faire monter le suspense. A peine apprendra-t-on qu'une conférence de presse prévue pour le 6 février sera donnée en direct de la Martinique. Et que Julien Creuzet devrait, comme à son habitude, partager l'affiche.

Au Magasin de Grenoble, dirigé par Céline Kopp qui sera également, avec Cindy Sissokho, la commissaire du pavillon vénitien, Julien Creuzet se positionne comme un passeur. A l'entrée de l'expo, il a convié trois de ses anciens étudiants des beaux-arts de Paris, fraîchement diplômés : Sofia Bonilla Otoya, Thomas Besset et Nina Jayasuriya. Dans le reste du parcours, on retrouve quelques-uns de ses compagnons de route dont le peintre haïtien Manuel Mathieu, la plasticienne française Chloé Quenum ou Bruno Peinado dont on retrouve avec joie l'une des œuvres iconiques : son fameux Bibendum Michelin noir, le poing levé façon Black Panthers. Présent et ému de se retrouver jalon essentiel de cette famille recomposée, Peinado rappelle qu'à l'époque, l'an 2000, Michelin qui venait de faire des bénéfices records en a profité pour licencier massivement. Bien avant qu'apparaisse la notion aujourd'hui largement répandue d'intersectionnalité, Peinado a alors l'idée de faire coïncider deux imaginaires et de faire du bibendum français une mascotte de la lutte contre tous les impérialismes.

Les sculptures de Julien Creuzet, elles, jonchent la «rue» intérieure du centre d'art, une immense halle Eiffel. Fragiles totems de choses déclassées, trouvées, rafistolées, elles donnent l'impression d'être du côté de la réparation, de la recherche désespérée d'une forme dans l'informe, de l'harmonie dans le chaos. Elles n'accrochent pas tout à faire le regard, on tourne autour, mais on peine à leur accorder vraiment de l'importance. C'est peut-être leur nature même que de rester à jamais rebuts. Les films, à l'inverse, sont sophistiqués, construits, bien balancés. Et l'exposition leur fait la part belle, les met au chaud dans les salles plus muséales ou en majesté dans l'auditorium.

Zombie. Il y a par exemple cette série d'autoportraits dont on avait entrevu le premier avatar lors du prix Duchamp dont il était finaliste en 2021 : à l'écran – vertical comme une image Instagram – une silhouette translucide lestée de clé USB, clopes, bouteille de rhum et gel hydroalcoolique, brandit avec une régularité de machine tous les livres de sa bibliothèque panafricaine, d'Angela Davis à Edouard Glissant. Plus loin, le même alter ego de l'artiste, toujours aussi encombré de ses attributs ingérés, se fait plus leste : entre-temps, il a appris le bèlè, cette danse héritée des traditions musicales des peuples esclavagisés de la Martinique.

Sa vidéo la plus récente, et sans doute la plus aboutie d'un point de vue formel, nous immerge un peu plus dans l'univers fluide de Julien Creuzet. A l'écran, de l'eau partout et des sons qui nous parviennent comme à travers une paroi intra-utérine. Et dans ce grand bain amniotique où flottent des fleurs de datura hypnotisantes et des poissons fufu dont on extrait un poison sans antidote, des histoires mêlées, qui remontent le cours du malentendu ayant fait du zombie un stéréotype de l'industrie cinématographique hollywoodienne. Quand il n'est pas utilisé comme une injure. Creuzet, lui, le replace dans une longue généalogie issue de la résistance anticolonialiste. En ressuscitant notamment la figure de Zumbi dos Palmares célébré tous les 20 novembre au Brésil. Chef de guerre d'un royaume autonome fondé au XVIIe siècle par des esclaves insurgés il est encore aujourd'hui une icône de la résistance anti-esclavagiste. *«La communauté noire possède des connaissances qui devraient être gardées secrètes»*, conclut la vidéo, en créole.

CLAIRE MOULÈNE
Envoyée spéciale à Grenoble
Photo **ÉTIENNE MAURY. ITEM**